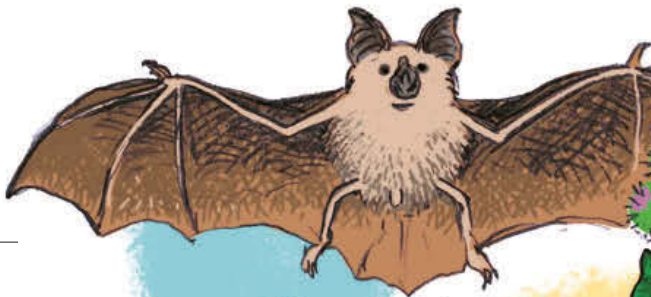


14



Rhinolophe

Grande Bardane



Carabe embrouillé



Apollon



Chèvrefeuille



Pulmonaire



Planorbe



Crapeau sonneur



Pic épeiche



Pic épeichette



Pic mar

LRD

La biodiversité et ses services tendent leurs bras aux sociétés humaines

Trois idées-forces traversent les pages de ce dossier. La première est que le temps des zones réservées à la protection de quelques espèces et biotopes d'exception est révolu : c'est partout et tout le temps, y compris dans les milieux les plus investis par l'homme, les plus perturbés et les plus banals qu'il faut enrayer l'érosion de la biodiversité et restaurer et/ou créer de nouveaux habitats.

De nombreux exemples prouvent l'immense capacité des écosystèmes à recouvrer leur vitalité d'antan. Mais ce sont des îlots encore trop minoritaires au regard des tendances massives à l'œuvre, en particulier dans l'agriculture intensive, où la surexploitation et l'extension des parcelles tuent la vie et provoquent d'immenses pertes de biodiversité sur l'essentiel des territoires. Et l'urbanisation, les changements climatiques et les espèces invasives détériorent partout la situation.

Dans ces conditions, quelques corridors biologiques, réseaux écologiques ou trames vertes entre une poignée de parcs naturels ou de réserves de biosphères ne peuvent pas donner le change. Tous les territoires, quels que soient leurs usages, sont concernés par le besoin de cesser de maltraiter le tissu du vivant et de se réconcilier avec lui.

La seconde idée-force rejoint la première. Elle concerne la participation : on ne peut plus déléguer la gestion de la biodiversité à quelques spécialistes fatalement trop peu nombreux. Toutes les populations au courant de la tendance doivent aider à l'inverser. Par chance, les actes écologiques pour sauvegarder la faune et la flore sont souvent ludiques. De plus en plus de programmes de recherche en Europe en profitent pour mobiliser les bonnes volontés par milliers.

Cette ouverture à une large participation se justifie d'autant plus que c'est bien tout le vivant qui est en cause, à commencer par la biodiversité proche et commune : les plantes et les animaux de l'environnement quotidien, notamment en milieu urbain, souffrent tout autant de l'impérialité humaine que les lointaines forêts tropicales et leurs espèces emblématiques.

La troisième idée-force est déterminante. Si l'on veut voir une riche biodiversité (ré)impré-

gnier tous les territoires et la vie quotidienne, alors elle doit investir l'institution qui structure la société moderne : l'économie. Or, laisser les écosystèmes se disloquer comme on le fait aujourd'hui et, dès lors, laisser les services écologiques rendre l'âme, c'est commettre un choix économique imbécile dont l'histoire enseigne qu'il est souvent fatal.

A une époque si obsédée par l'argent et l'utilité, toutes les compétences et les intelligences disponibles doivent s'associer pour marteler ce message aux acteurs politiques et économiques : rien n'est plus onéreux que de dilapider le capital naturel encore debout, rien n'est plus anti-utilitaire que de snober les services écologiques qui continuent de fonctionner malgré le processus massif d'extinction en cours. Heureusement, le potentiel d'épanouissement de ces écosystèmes et de ces services écologiques n'a pas totalement disparu, à l'image de ces plantes du désert qui restent dormantes pendant des décennies, mais dont les graines fleurissent très vite dès qu'une pluie bienfaitrice leur en donne l'occasion.

Cette pluie salvatrice, les êtres humains peuvent la faire revenir. A condition de savoir résister au cours des choses.

Résistance

Un résistant, c'est une personne libre qui a en elle les ressources pour dire non au fatalisme, non à la passivité, non au laisser-faire. Dans son roman *Les racines du ciel*, Romain Gary a relié ce refus d'abdiquer à la préservation de la nature. Son héros, François Morel, avait un modèle en chair et en os, en la personne du sergent Dufour.

La rencontre eut lieu sur l'aérodrome de Bordeaux-Mérignac, en juin 1940, en pleine débâcle. Le sergent Dufour bloquait alors tous les appels téléphoniques pour permettre aux épouses, compagnes et mères des insoumis en route pour les forces françaises libres d'avoir avec eux une dernière conversation avant longtemps ou, le plus souvent, pour toujours.

L'écrivain décrit sa figure inspiratrice, en 1960, dans *La promesse de l'aube* (Gallimard, 1980), récit d'une humanité inouïe : « Il m'observait, débraillé, le pantalon déboutonné, l'indignation, le mépris et l'insoumission marqués jusque dans sa braguette bâillante, avec ce front droit barré de trois lignes horizontales – et ce sont ces traits inoubliables que j'empruntai quelque quinze ans plus tard, lorsque je cherchais un visage à donner à mon Morel des *Racines du ciel*, l'homme qui ne savait pas désespérer. »

Romain Gary raconte ensuite son appel téléphonique avec sa mère : « Je suis incapable de transcrire ici ce que nous nous sommes dit. Ce fut une série de cris, de mots, de sanglots, cela ne relevait pas du langage articulé. J'ai toujours eu, depuis, l'impression de comprendre les bêtes. Lorsque, dans la nuit africaine, j'entendais les voix des animaux, souvent mon cœur se serrait lorsque je reconnaissais celles de la douleur, de la terreur, du déchirement et, depuis cette conversation téléphonique, dans toutes les forêts du monde, j'ai toujours su reconnaître la voix de la femelle qui a perdu son petit. »

Et plus loin : « J'ai été assez malade, après la guerre, parce que je ne pouvais marcher sur une fourmi ou voir un hanneton dans l'eau, et finalement, j'ai écrit tout un gros livre pour réclamer que l'homme prenne la protection de la nature dans ses propres mains. Je ne sais pas ce que je vois au juste dans les yeux des bêtes, mais leur regard a une sorte d'interpellation muette, d'incompréhension, de question, qui me rappelle quelque chose et me bouleverse complètement. Je n'ai d'ailleurs pas de bête chez moi, parce que je m'attache très facilement et, tout compte fait, je préfère m'attacher à l'Océan qui ne meurt pas vite. »

Cinquante ans plus tard, sous les coups de boutoir de la surpêche, de gigantesques marées noires et du réchauffement climatique notamment, l'Océan meurt lui aussi à petit feu. Raison de plus pour être enfin à la hauteur de cet appel d'un être humain qui crie pour sa survie parce qu'il continue de croire en la dignité de son espèce. ■